

Libretto

DRAGO JANČAR

DES BRUITS
DANS LA TÊTE

Traduit du slovène par
ANDRÉE LÜCK-GAYE

libretto

Titre original:
Zvenenje v glavi

© Drago Jančar 2002.

© Éditions Passage du Nord-Ouest, 2011, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-085-6

Drago Jančar est né à Maribor en Slovénie le 13 avril 1948. Après des études de droit durant lesquelles il est rédacteur en chef du journal étudiant – ce qui lui vaudra ses premiers problèmes avec le Parti communiste –, Drago Jančar entre au journal *Věčer*. Mais en 1974 il est arrêté pour «propagande en faveur de l'ennemi» après avoir fait circuler un pamphlet sur le massacre de la garde nationale slovène sous le régime de Tito, et est envoyé un an en prison dans le sud du pays où il fera également son service militaire. Ne pouvant réintégrer *Věčer*, il déménage à Ljubljana où il commence à travailler dans le cinéma et, en parallèle, se met à l'écriture. L'œuvre de Drago Jančar est considérable, se composant de romans (*Aurore boréale*; *Katarina, le paon et le jésuite*; *Cette nuit, je l'ai vue*, prix du Meilleur Livre étranger 2014, Phébus), de recueils de nouvelles (*L'Élève de Joyce*), de théâtre (*La Grande Valse brillante*; *Les tyrans mamelouks ont tous une triste fin*) et d'essais (*La Cruche brisée*; *Brioni*).

En 2011, il reçoit pour l'ensemble de son œuvre le Prix européen de littérature.

C'est en août 1975, dans les geôles antiques de M., qu'on m'a raconté l'histoire que je vais essayer de répéter ici dans le détail. Son héros me l'a relatée au cours d'une série de soirées étouffantes, aux sons d'un orchestre qui, dans la touffeur de la nuit, ruisselaient sur nous de la terrasse de l'hôtel tout proche. Je me souviens : nous étions dans le couloir près d'une fenêtre dont la partie basse était à peu près à la hauteur du genou et qui se trouvait juste en face de la porte de la cellule où j'ai passé cet été-là. Parfois, bien que ce fût interdit, nous apportions des chaises. Comme le conteur aimait les détails, il était impossible de faire notre travail en vitesse et debout et il veillait constamment à ce que tout fût noté au fur et à mesure. Quand, pendant son récit, il détournait son regard d'un point indéterminé entre les grilles, un regard qui dans l'épaisse touffeur du soir mêlée aux sons de l'orchestre de l'hôtel cherchait dans le lointain, cherchait dans le passé, cherchait dans les rêves, alors ce curieux regard cherchait toujours non mes yeux mais mon stylo à bille. Pourquoi n'écris-tu pas ? disait-il sombrement quand mon crayon était au repos. Ce sont des choses importantes. Quand il voyait la pointe du crayon glisser sur le papier, il était grave et heureux. Écris, disait-il, note tout, c'est de l'Histoire. Le conteur, témoin et en même temps participant au fameux soulèvement d'une prison du Sud, avait fait de moi son Flavius Josèphe. Il connaissait la Guerre des Juifs de ce dernier et il était convaincu que, «vus objectivement et rétrospectivement», ces événements, la révolte des

Juifs et le siège de Massada, n'auraient pas eu d'existence s'il n'y avait pas eu Flavius Josèphe pour décrire en détail non seulement les événements mais parfois aussi les rêves des participants des deux bords. Et il en serait ainsi des événements dont il a été témoin, il en serait ainsi de toute sa vie s'il n'y avait personne pour la consigner dans la mémoire de l'Histoire.

Mon conteur était à vrai dire un homme particulier. De tous les meneurs historiques de la révolte de Livada évacués à l'issue des événements dans les nombreuses prisons du grand État de l'époque pour que l'affaire fût noyée au plus tôt dans l'oubli, pour que jamais plus elle ne servît de modèle et pour en effacer toute trace derrière elle ; de tous ces reclus célèbres, il fut sans doute celui qui avait joui du plus grand prestige. Il était impossible d'effacer ses traces, la large comète de ses actions épiques traînait derrière lui où qu'il allât. Il devint une légende de son vivant. Quand j'arrivai dans la vieille prison de M., alors que j'attendais dans une cellule du sous-sol qu'on appelait la « salle de passage » mon transfert dans les étages supérieurs, un jeune taulard aux longues années de pratique bondit à la fenêtre et s'écria dans une sorte de fièvre : Keber, il est ici ! Moi je ne voyais rien d'autre que des jambes, du talon au genou, de nombreuses jambes en pantalon gris et grosses chaussures qui, comme un mille-pattes, grouillaient devant la fenêtre à la promenade de l'après-midi. J'étais un jeune homme sensé et je demandai comment il savait que c'était Keber, moi je ne voyais en effet que des jambes de pantalon et des chaussures. Mon collègue d'attente dit brièvement non sans une ombre de mépris : Il traîne. Je ne sais pas quel mépris m'aurait frappé si j'avais posé la question que j'avais sur le bout de la langue, à savoir : Qui est Keber ? Ça aurait été comme si un étudiant en histoire avait demandé qui est Spartacus ou qui est Robespierre. Keber était un nom que, cet été-là, dans les antiques cellules de M. on prononçait avec respect, la nuit, des histoires murmurées sur sa vie couraient de bouche à oreille et le souffle des voleurs, des faussaires et des violeurs ordinaires s'arrêtait : Keber, son béret vert sur la tête, avait dormi au

Vietnam parmi les cadavres, il avait traversé les océans en bateau, à Saint-Domingue il avait fait trembler des généraux en caleçon, en Russie des femmes avaient tenté de se suicider pour lui ; quand, sur la base d'une trahison, les policiers étaient venus l'arrêter à la suite d'un vol réussi à la poste, ils avaient amené un bataillon entier, bloqué tout un quartier de Ljubljana et surveillé toutes les sorties de la ville. Cependant ni ça ni d'autres actions fameuses n'auraient été auréolés de tant de gloire si Keber n'avait pas été celui qui avait provoqué le grand soulèvement de Livada et qui avait tenu bon jusqu'à la fin. Selon la seule version à ma disposition, et c'était la version des prisonniers de M., Keber était sans conteste le premier et le dernier héros de la chronique jamais encore écrite de la célèbre révolte. Peut-être d'autres meneurs légendaires dont ce récit décrit les actions ont-ils « objectivement et rétrospectivement » d'autres points de vue sur le rôle de l'individu dans l'histoire parallèle de l'humanité, mais je pose la question : qui parmi eux reconnaîtrait-on par la fenêtre d'une salle au sous-sol si on ne le voyait que des talons aux genoux ? Rien qu'à sa fameuse démarche nonchalante surmontée d'un corps trapu qui se mouvait sur un rythme traînant et d'une tête haute et chauve au regard d'aigle fixé au loin, c'est-à-dire sur le premier mur, mais quand même au loin, c'est-à-dire au-delà du mur, là où se trouvent les mers, les déserts et les bois, les rues des grandes villes et les digues des ports lointains.

Tous les grands hommes ont leurs petites faiblesses. Keber aussi. En fait, il n'en avait que deux et on ne s'en occuperait pas ici si elles n'avaient pas été d'une importance fatale dans le début violent et le prolongement mouvementé du soulèvement de Livada. Je fus vite averti de la première : il ne supportait pas les actions inconvenantes, obscènes, outrageantes : le majeur tendu, le bras plié au coude, la main cramponnée effrontément sur les testicules ni même le cure-dent dans la bouche. Il voulait que les gens se tiennent bien en sa présence, ce qui était assez inhabituel dans ce milieu. Celui qui ne respectait pas ce bon ton était averti et ça allait mal

pour lui au délit suivant. Son autre faiblesse était plus dangereuse car il n'y avait aucun avertissement mais une sanction immédiate, une explosion de fureur inhabituelle qui se terminait par quelques détériorations ou bris de meubles. C'était le frottement d'un couvert sur une assiette qu'il supportait plus mal encore que les gestes obscènes pour lesquels il prenait le temps de la réflexion. Un jour au déjeuner, je vis son regard se figer, de curieuses ombres se promener sur son visage, tous ses muscles palpiter jusqu'à la légère calvitie de ses tempes, ses mâchoires broyer quelque chose et à l'instant même le silence se fit à table. On arracha le couvert des mains du malheureux qui continuait de racler quelque chose avec sa cuillère dans le fond métallique de son assiette et on attendit ce qui allait arriver ; ou ça passait ou ça finissait mal pour lui. Cette fois-là, ça passa. Ça tinte, m'expliqua-t-il le soir alors que j'étais déjà son chroniqueur, donc digne de sa confiance. Ça tinte dans ma tête. On ne doit pas racler son assiette, a-t-il dit, sinon ça se met à tinter. Ça résonne dans la tête de la plupart des gens, ai-je dit. Ça ne résonne pas, a-t-il dit assez furieux, je ne suis pas une cloche. Mais ça tinte, zzz, un son haut, métallique. C'est dangereux, a-t-il dit, une petite veine peut éclater dans ma tête. Quand j'y pense, ça tinte encore plus.

Vu les conditions dans lesquelles il vivait, sur les bateaux, en caserne et en prison, il était bien sûr difficile d'échapper à ces deux faiblesses. C'est pourquoi ça tintait assez souvent dans sa tête et c'est pourquoi le type qui ne connaissait pas les deux faiblesses du grand homme s'embarquait souvent dans des difficultés assez importantes, et même pires.

S'il ne supportait ni les gestes obscènes ni le raclement d'un couvert contre une assiette, il aimait entendre le glissement du stylo sur le papier, le frottement qui notait ses actions et ses pensées. Parfois il avait l'air d'attendre difficilement l'heure du soir où nous nous mettions au travail, parfois il arrivait avant moi à la fenêtre du couloir. Il venait d'un secteur complètement fermé et je n'ai jamais su comment il réussissait cet exploit. En dernier lieu, il devait fran-

chir une lourde porte en fer. Mais tous les soirs il était là et tous les soirs il continuait son récit. L'intervalle entre le dîner et dix heures, l'heure d'aller dormir, était un moment de liberté qui était toujours aussi un moment de vide. Les portes des cellules étaient ouvertes sur le couloir, certains remplissaient ce vide en vagabondant dans leurs souvenirs, d'autres en discutant, d'autres encore en picolant en cachette. La touffeur grisante d'août filtrait à travers les puissants murs austro-hongrois qui pendant la journée nous protégeaient de la chaleur estivale, et avec elle des sons de l'orchestre de l'hôtel de l'autre côté de la rue. Ces sons accentuaient encore le vide qui se creusait dans les poitrines et dans les têtes pendant ces moments de liberté. Le vide du soir que certains considèrent comme un problème de mémoire, d'autres comme une angoisse, et que les plus cultivés appellent mélancolie, est un moment étrange qu'il faut à tout prix combler. Le héros de cette histoire et son chroniqueur le remplissaient soir après soir en relatant les événements réels ou imaginaires de l'histoire de la grande révolte. C'est ainsi qu'entre les sons de l'orgue et des guitares électriques arrivaient aussi dans nos murs les échos des grands combats et la lueur des incendies qui avaient éclairé Livada la révoltée, ses actes courageux et lâches. Un peu avant dix heures, l'orchestre de l'hôtel jouait Besa me mucho, ce qui signifie « Embrasse-moi fort », et il s'avéra que cette chanson était aussi la faiblesse passagère de notre homme historique. Ça l'irritait un peu, car ici, à l'intérieur, on ne doit jamais céder aux sentiments, jamais. Alors arrivait quand même un mot sur Leonca ou sur les deux femmes d'Odessa. Parfois il commençait par quelques jurons, le juron n'est pas une obscénité, le juron n'est qu'une béquille sentimentale ou rhétorique, et il le prolongeait par de courtes phrases sur un ancien amour que je ne reliais que plus tard à la texture de son récit héroïque.

Il semble que, de tous ses faits de guerre et voyages légendaires, c'était la visite de Massada, l'ancienne forteresse juive de la mer Morte, qui avait produit sur lui un effet particulièrement fort. Cette étape n'appartenait pas à la légende, c'était une courte visite

touristique qu'il avait effectuée en compagnie de Leonca et qui lui avait laissé une impression tellement puissante qu'elle revenait sans cesse dans ses pensées et son récit. Ce voyage de Jaffa à Massada en passant par Jérusalem et la mer Morte l'obsédait en quelque sorte. Tous les soirs, au moment de nous séparer, il revenait d'une phrase sur ce voyage. Il semble qu'il avait vécu là-bas une sorte d'illumination particulière. Il ne savait ou ne voulait dire laquelle, mais j'en arrivai à cette conclusion parce qu'il était d'autant plus obsédé par Menahem, Éléazar et les autres héros révoltés d'autrefois poussés par une grande foi et leur grand et terrible Dieu que sa vie réelle était pleine de sons métalliques de cuillères qui raclaient les assiettes et de majeurs tendus de façon inconvenante.

Toutes les nuits, après que l'orchestre de l'hôtel avait joué Besa me mucho et après que la sonnerie très vibrante avait annoncé qu'il fallait aller dormir, quand les verrous et les clefs des gardiens avaient fini de cliqueter, quand les dernières plaisanteries sexuelles du soir, les raclements de gorge, les jets d'urine dans la cuvette, les remuements et les premiers ronflements étaient terminés, je pensais à cet homme, à sa vie, à la révolte qu'il avait dirigée avec succès jusqu'au bout. Les ailes de l'imagination qui chaque nuit frémissent au-dessus de tous les endroits fermés du monde sont libres et puissantes. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si le héros de notre histoire liait souvent ou même confondait les événements d'autrefois en Judée et ceux qu'il avait lui-même vécus, les rêves apportés par ces mêmes ailes dans les prisons et la situation réelle, les voies célestes et le grouillement des bas-fonds.

Moi je les note et les transmets comme je les ai reçus.

Depuis lors, vingt ans ont passé, plus encore depuis la révolte de Livada. Et deux mille ans complets ont passé depuis la guerre des Juifs et le siège de Massada. Qui mettrait sa main au feu pour le sens précis et le son de chaque mot noté ? J'ai essayé d'être, autant que faire se peut, un rapporteur fidèle au moins de ce dont notre héros avait été témoin. C'est pourquoi, étant donné ses fréquentes comparaisons entre la révolte de Livada et la guerre des Juifs et

le siège de Massada, je me suis autorisé quelques courts éclaircissements historiques avec l'aide de Flavius Josèphe pour que le lecteur sache à peu près ce que notre héros, en plus de ses tintements fréquents, avait en tête.

À l'époque, je ne savais pas encore que ce tintement arrivait des grands espaces libres de la mer qui transmettent d'invisibles signaux à la cabine du télégraphiste. Plus un lieu est fermé, plus il renferme de sons lointains et de rêves itinérants.

Souvent, ce qu'il avait dans la tête, c'étaient des rêves, et c'est par des rêves que tout ça, comme il le racontait, avait commencé. Et à l'instar du vieil Hérode à qui, dans ses songes, un aigle arrachait les yeux, et il s'agissait d'un terrible présage, la destruction du Temple, le soulèvement en Judée, la fin du Royaume, ses rêves étaient aussi l'annonce de la dévastation qui menaçait Livada. C'est pourquoi aussi, dans ses rêves finalement emportés, quelqu'un, une femme, ouvrait des conserves qui tintaient, un lézard se glissait dans sa tête, ce qui ne pouvait être qu'un mauvais présage.

Il avait dans la tête une nostalgie insupportable. Roulement d'un train de son enfance, surface de la mer sur laquelle glisse un bateau, chambre chaude de femme dans les faubourgs. Si insupportable qu'elle se transformait en néant, qu'elle risquait de faire exploser et sa tête et son monde.

Avant que tout brûle, a raconté Keber, avant que tout devienne fumée, feu, tumulte, tapage et hurlement de sirènes, avant que la rivière furieuse du mal ne submerge Livada, avant que cette méchante histoire commence, c'était silencieux, aussi silencieux qu'à la naissance du monde. Je rêvais que j'étais à Odessa, je rêvais que j'étais couché à Odessa, d'abord il n'y avait rien autour de moi, ensuite il y avait un lit, ensuite je savais qu'il y avait autour de moi ce petit appartement et qu'il était toujours complètement silencieux. Ensuite, ça s'est mis à crépiter sans cesse dans le mur ou dans la cave ou je ne sais où, comme si un hanneton ou un cafard creusait là. En même temps que le crépitement est arrivé le clapotis de la mer qui l'a submergé et j'ai su que c'était bon pour moi, même si quelqu'un continuait de creuser quelque part. Dans mon rêve j'ai ouvert les yeux, je m'en souviens précisément, il y avait une couverture qui cloisonnait l'appartement, j'ai ouvert les yeux et Masa était assise au bord du lit, tout près, mais quand même loin. Elle souriait, sans rien dire, mais quand même j'entendais qu'elle disait Comme tu as dormi longtemps, toute la matinée. C'était en rêve où tout est assez différent et en même temps absolument réel. J'entendais alors des sons toujours doux, même si le creusement de hanneton et le crépitement ne cessaient jamais tout à fait. Masa, j'ai dit, il y a un cafard, un

*martincek*¹, un lézard dans le mur, je l'entends. Masa a secoué la tête en souriant. Ce n'est pas un lézard, a-t-elle dit sans le dire vraiment, c'est Maman.

Alors je me suis presque réveillé dans mon rêve. De la rue soufflait le chaud après-midi monténégrin qui nous apportait ce tumulte rassurant, les cris des enfants, les aboiements des chiens, derrière on pouvait entendre le tumulte du port, le roulement des bateaux qui accostaient, le murmure des gens qui attendaient sur la jetée. Masa me souriait, je sentais le chaud parfum de son corps. J'ai pensé, je suis à Odessa, le bateau ne prend le large que dans quinze jours, Masa est chaude de sommeil, un lézard creuse dans le mur, mais silencieusement, très silencieusement. Masa, j'ai dit, ça me fait du bien, j'ai dit sans le dire vraiment, Masa, je vais rester ici.

Ensuite, ce grattement et ce creusement dans le mur et dans la cave se sont soudain propagés dans la pièce, je me suis mis à genoux, qu'est-ce que c'est? Elle a dit, ce n'est rien. C'est Maman, elle ouvre les conserves. C'étaient les conserves que j'avais apportées du bateau car, à Odessa, il n'y avait rien à manger, c'était la misère, c'était un petit appartement, une chambre cloisonnée par une couverture où habitaient Masa et Katarina, sa mère qui, comme un lézard dans le mur, était à l'origine des sons métalliques déplaisants. Et soudain, ce n'était plus beau, soudain je ne savais plus s'il s'agissait vraiment d'un rêve. Katarina, j'ai appelé, car maintenant ça creusait pour ainsi dire dans ma tête, tu creuses un trou dans ma tête avec tes conserves. Katarina était une femme vraiment grande, tous les marins l'appelaient la Grande Catherine, elle avait une forte poitrine et des mains encore plus fortes qui savaient bien masser et tout le reste, et ces mains fortes arrachaient les couvercles

1. Petit lézard gris.

en métal des boîtes de conserve. De l'autre côté, Katarina a marmonné quelque chose et elle a raclé dans ma tête de façon encore plus sonore, encore plus grinçante, encore plus métallique. J'ai dit, je ne supporte pas ça. J'ai indiqué à Masa ce que je ne supportais pas : ce terrible son métallique, ce fraisage de deux métaux, j'avais des fourmis dans le dos et jusque dans la tête où ensuite ça s'est mis à tinter. Depuis mon enfance, je ne supporte pas ça. J'ai montré à Masa ce que je ne supportais pas, le frottement. Maman, arrête, a-t-elle crié en russe. Sa mère ne s'est pas arrêtée, mais même si elle l'avait fait, ça aurait été trop tard, les fourmis étaient déjà dans ma tête, ça tintait déjà dans ma tête. À l'intérieur, il y avait un grand lézard qui fraisait le fond de mon crâne, de ses dents pointues, il en rongait l'intérieur, il cisailait des pièces de métal, la sirène du bateau a hurlé, les enfants de la rue ont poussé des cris perçants, j'ai sauté sur mes pieds, Masa a crié quelque chose, la mère s'était arrêtée mais c'était trop tard. Le son métallique, le lézard métallique, la sirène du bateau, tout grandissait en même temps que ce tintement dans ma tête qui faisait éclater mon crâne ; j'ai sauté sur mes pieds.

La sonnerie de la prison, elle faisait un bruit métallique de fraisage, elle a coupé la nuit, elle l'a déchirée dès le matin, dans ma tête il y avait à la fois quelque chose d'émoussé en raison du poids du lézard et quelque chose d'aiguisé à cause de ses dents. Soudain, Masa a disparu tout comme le clapotis de la mer et le bateau qui attendait que j'appareille quinze jours plus tard ou quand je voudrais, tout avait disparu sauf ce son dans cet endroit, dans la cellule, dans les couloirs de la grande prison et dans ma tête, surtout dans ma tête.

J'ai fermé les yeux, je me suis couvert la tête, j'ai un peu tenté de revenir à Odessa, à Masa, au bateau libre qui attendait impatiemment de prendre le large. Mais quelqu'un a tiré la chasse dans un coin de la cellule, l'eau a glouglouté dans la cuvette des cabinets et a emporté mes rêves et les derniers restes d'Odessa dans les canalisations de la taule.

À ce moment-là, en effet, le monde avait disparu, le sourire et la chaleur parfumée du corps de la jeune Masa, le port ouvert, tout était balayé, il y avait cette maudite cellule et il y avait le rinçage à l'eau claire de cette maudite merde humaine dans la même pièce, derrière le rideau en toile gras et lourd. Dans la pénombre matinale, quelqu'un est sorti de ce borbier d'algues puant. Il a boutonné son pantalon. Nous sommes ici Keber, pas à Odessa. Il ne restait rien, sauf le lézard dans ma tête, son grignotage.

La sonnerie s'est tue dans un dernier râle vrombissant et métallique, mais pas dans ma tête, pas dans ma tête. Le tintement est resté plus ou moins fort toute la journée, à intervalles réguliers. Toute la journée, il s'est déplacé avec moi, à chaque pas, je sentais sa vibration, je sentais le lézard qui bougeait doucement sous mon crâne, l'aigle qui déchiquetait mes yeux, le fraisage des conserves, le cisaillement de la sonnerie métallique qui me coupait les méninges.

Je me souviens bien qu'après le repas j'ai entendu le choc de la fourchette contre les dents en or de Johan.

– Tu peux arrêter ? j'ai dit.

– Arrêter quoi ? a-t-il dit, ah, de bâfrer ?

– De te foutre de moi, j'ai dit en jetant ma cuillère sur la table et en partant vers le guichet de la cantine où j'ai attendu qu'on ouvre la porte du réfectoire pour sortir avec le troupeau.

– Qu'est-ce que tu as, mec? a mâchouillé Johan qui m'avait suivi, un cure-dent dans sa bouche en or. J'ai dit que ça tintait dans ma tête. J'ai l'impression, a-t-il dit en se recollant un cure-dent dans la bouche, que tu es un peu nerveux !

Bien sûr que j'étais un peu nerveux, je ne dis pas. Mais ce n'était pas ce qu'on a affirmé plus tard, que j'étais nerveux parce que je n'avais pas reçu de lettre de Leonca, parce que la nourriture était nulle, parce qu'on ne m'avait pas changé de cellule, parce qu'ils n'avaient pas confirmé tout de suite la diffusion du basket et tout le reste que le document du greffier et les bavardages des employés et des taulards psychopathes ont rapporté. Ce n'était rien de ça.

Bien sûr, il y a des jours où il y a de l'électricité dans l'air, où il ne faut pas marcher sur les pieds des gens, bien sûr il y a des jours qui s'annoncent difficiles. Aujourd'hui, tout le monde sait que c'était un jour comme ça. Il y avait eu une beuverie derrière la réserve de bois, Tersic avait interdit les visites, ils avaient fait traîner le basket jusqu'au soir. Je ne sais pas ce qui est écrit dans les archives du ministère de la Justice et de la Police, je m'en fiche. Moi, j'ai jeté la télévision contre la fenêtre, moi j'ai été celui qui a saisi le poste, qui l'a lancé contre la fenêtre, alors ça a crépité et tout ça s'est coincé entre le montant et le grillage. Moi je sais comment ça a commencé et pourquoi. Et aussi ce qui a suivi, le torrent de violence contenue qui a enfoncé la digue, tout ça avait commencé dans ma tête et dans mes rêves de cette nuit-là et de ce matin-là.

3

Qu'est-ce qui m'avait tellement mis en fureur? À la fin, quand Massada est tombée, le Vieux m'a demandé ce qui m'avait tellement mis en fureur. L'inconvenance, les gestes

cochons, obscènes, inconvenants. Je n'ai pas dit que ça tintait aussi dans ma tête depuis le matin, à cause des conserves, de la sonnerie et parce que mes rêves avaient été emportés. Ensuite, au début de la diffusion du basket, ça s'était calmé, mais à cause de l'inconvenance du petit gardien Albert ça avait bougé dans ma tête, le lézard au son métallique m'avait tellement rongé les méninges que je m'étais vraiment mis en rage. Le Vieux n'a pas pu s'empêcher de rire. Excusez-moi, a-t-il dit, c'est un peu drôle. Ce brave homme a vécu toute sa vie au milieu des détenus, il a été administrateur de nombreuses prisons, il s'y connaissait en inconvenances. Ce n'est pas drôle, j'ai dit, le bonhomme a tout le temps provoqué, il s'est placé devant l'écran, ensuite il a tripoté sa matraque. En effet, ce gardien porte parfois une matraque, a dit le Vieux. Il la poussait dans le trou entre ses doigts, il branlait sa matraque aux yeux de tous. Ah vraiment? a dit le Vieux. C'est en effet inconvenant. Plutôt cochon, j'ai dit. D'après le procès-verbal officiel, a dit le Vieux, le chahut a commencé parce qu'il a coupé la retransmission. Ça, c'était plus tard, j'ai dit. Cet homme, j'ai dit, cet Albert est un gros porc. Et à cause du geste inconvenant de cet homme, il fallait tout casser? La guerre des Juifs, j'ai dit, a aussi commencé à cause de gestes inconvenants. Eh, Keber, a dit le Vieux, l'Histoire, c'est autre chose. Non, ce n'est pas autre chose, j'ai dit, un soldat romain a offensé les Juifs en faisant ce même geste. Quelqu'un a pété les plombs, a ramassé une pierre, ensuite, ils ont détruit la ville et c'est comme ça que ça a commencé. Moi, c'est le gardien Albert qui m'a mis en fureur avec sa matraque, avec son cul qu'il a placé devant l'écran, mais surtout ce jour-là, ça tintait dans ma tête depuis le matin.

Comment en fait, en l'an 66, en arriva-t-on à la révolte qui dégénéra en destruction, incendie, siège, guerre interminable ? Qu'est-ce qui déclencha tout ça ? Flavius Josèphe pense que la cause de la révolte est une vieille prophétie. Une prophétie ambiguë qu'ils avaient trouvée dans les Écritures annonçait aux Juifs qu'un homme de leur pays deviendrait le maître du monde. D'autres historiens notent qu'à cette époque la Palestine, pour des raisons religieuses et sociales, connaissait une ambiance d'incertitude, de tension et de désordre qui allait s'aggravant. Mais la cause immédiate fut un incident qui se produisit pendant la célébration de la Pâque. Déclenché par un geste obscène. Pendant la célébration de la Pâque à Jérusalem, un soldat romain qui était de garde à l'entrée du Temple offensa les pèlerins en faisant un geste obscène. Ce geste obscène fut le début de tout le mal. Ce geste s'est maintenu dans la culture latine pendant deux millénaires. Le pouce et l'index de la main gauche inconvenante forment un cercle, l'inconvenant enfonce l'index de la main droite inconvenante dans ce cercle, c'est-à-dire dans le trou. On raconte que le soldat romain poussait la poignée de son épée dans le trou. Il fit ça si longtemps que le sang des pèlerins se mit à bouillir. Une grande foule vint à Césarée protester contre cette offense. L'administrateur romain calma le violent mécontentement en ordonnant la mise à mort du coupable. Mais il avait différé cet acte trop longtemps. Des heurts éclatèrent à différents endroits. Peu après, un grand désordre s'installa à Jérusalem. La révolte grandit, les massacres se succédèrent, les révoltés tuèrent une cohorte de Cestius Gallus, assiégèrent Massada et massacrèrent la garnison. À partir de ce moment, les Juifs furent unanimement favorables à la guerre. Tite marcha sur Jérusalem où la guerre civile faisait rage et où la famine se déchaînait. Les Romains détruisirent le Temple, la première prophétie ancienne se réalisa. Les Juifs massacrèrent des

garnisons romaines entières dans tout le pays. Advint le temps de l'accomplissement de la deuxième prophétie, le temps de l'oint et de l'Élu, le temps de Menahem.

5

Le tintement dans ma tête n'a cessé que lorsque j'ai foutu cette télévision contre la fenêtre. J'ai fait exploser dans les grilles l'appareil avec tous ses basketteurs et la foule qui hurlait dedans, alors le tintement a cessé et c'est comme ça que tout a commencé. C'est alors que ça a commencé, tous ceux qui étaient là peuvent le dire. Il n'y avait rien d'organisé, ça a commencé avec ce poste. Le petit mec à la matraque me l'avait éteint sous le nez. Le petit s'appelait Albert. Il était petit et assez rabougri, mais un grand morceau de chair pendait quand même sous son menton, son cou était adipeux, c'était un petit porc à la peau pâlotte, marquetée et rabougrie, conséquence de sa vie en prison. Quand les hommes revenaient de congé, même s'ils n'étaient sortis qu'un seul jour, le petit aimait s'intéresser à un certain trou. Il aimait enfiler un gant de caoutchouc et mettre son doigt dans le trou. Il aimait entrer dans une cellule pour tabasser quelqu'un. Il aimait coller une bouteille ou un couteau dans l'armoire de quelqu'un juste avant l'inspection du matin pour mettre ensuite l'homme au cachot. Le petit Albert avait une réputation de gros pourceau. C'est pourquoi ça a commencé.

Tout le jour, on avait parlementé pour qu'ils nous permettent de regarder la finale de basket en direct. L'équipe de Yougoslavie jouait contre les Américains, on voulait voir ça, même les prisonniers sont parfois patriotes. Plus ou moins patriotes, a dit Tersic l'éducateur, au dernier match, il y a eu des troubles. Deux types qui supportaient des clubs diffé-

rents se sont bien cognés, on en a emmené un pour le faire recoudre. On a objecté que ça c'était du foot, le basket, c'est autre chose. Le soir, le Vieux est arrivé et a accepté qu'on regarde le match. Si on garantissait que ce serait calme. On a garanti que ce serait calme. Il ne fallait aucun garde, aucun surveillant, rien. Les gardiens seront là, a-t-il dit, sinon ça ne va pas. Bon, j'ai dit, mais un seulement, pour ne pas exciter les gens. Cinq, a-t-il dit, bon trois, j'ai dit moi, bon trois, a dit le Vieux. Et on s'est mis d'accord. Les trois gardes s'assièrent dans la salle, a dit le Vieux. À condition qu'ils soient calmes, a dit Johan. Le Vieux a rigolé, c'était une bonne pâte. Keber, a-t-il dit, tu es responsable, tu as été soldat, toi, ils t'écouteront. J'avoue que j'étais assez honoré. Le Vieux le savait. Il ne traitait personne de psychopathe ou de parasite comme le psychologue Tersic ou ce porc d'Albert.

J'ai donné ma garantie, on regarderait le basket et, salut, on irait se coucher. Il n'y aura pas de merde, j'ai dit, moi je vous le garantis. Tout est allé vite, c'était déjà le soir, on s'était finalement mis d'accord juste avant le début du match. Et ça se serait passé comme convenu si le petit type ne s'était pas tenu à côté de la télévision, la matraque à la main et s'il n'avait pas battu la mesure avec sur son pantalon de façon frimeuse et inconvenante, s'il ne l'avait pas balancée sous ses couilles et surtout ne l'avait pas frottée de façon répugnante et obscène comme une bite. Il a bu notre sang, ce porc d'Albert, nos nerfs ont foiré, ensuite les choses sont allées très vite. Quelqu'un lui a dit, je crois que c'était Ban, Ban ne supporte pas la matraque à côté de la télévision quand il regarde une finale de basket, il lui a dit, monsieur le surveillant, mettez-vous près de la fenêtre, ici on regarde le basket. Mais il a encore plus écarté les jambes, le petit porc, au lieu de se pousser et que tout se passe bien. Les deux autres se tenaient adossés près de la fenêtre, les mains dans les poches, comme il convient : au moins on sait ainsi qu'ils ne nous

veulent pas de mal. Mais le bonhomme a de plus en plus écarté les jambes même si Ban lui avait demandé gentiment de se pousser. Il avait même appelé le gardien « monsieur le surveillant ». Quand on attribue un grade supérieur à un gardien ordinaire, à ce porc, quand on lui dit « monsieur le surveillant », ça signifie toujours qu'on veut se montrer conciliant, et même si monsieur le surveillant savait ce qu'un Ban voulait dire par là : toi, le pourceau, pousse-toi. L'arrière commençait à gronder et dès le début il y avait eu des cris et j'ai vu que ça n'irait pas. Sur le parquet, les joueurs s'échauffaient, tenues bleues et jaunes et drapeaux, un joueur s'est pendu au panier et ils ont dû ensuite réparer. Cette super excitation avant le match, c'est le plus beau, tout est encore ouvert, on ne sait pas qui battra qui. La salle était bien chauffée, celle où se déroulait la finale, et ici aussi, c'était bien chauffé, mais en tout cas, ça restait calme, seules les chaises remuaient. Je ne pouvais empêcher ça, j'ai obtenu qu'ils ne vocifèrent pas, on s'était mis d'accord là-dessus, mais on ne peut empêcher les gens de bouger leur chaise. Je ne sais pas combien on était à l'intérieur, environ une centaine, les gardes n'étaient que trois, comme on était tombés d'accord, deux étaient positifs, le troisième un pur branleur qui se tenait près de la télévision et nous narguait de ses yeux serrés de porc et de sa matraque qu'il continuait de frotter comme une bite. Si quelqu'un a déclenché une révolte dans une putain de prison, c'est bien ce petit branleur et pas moi comme on l'a écrit plus tard, peut-être que je l'ai déclenchée mais c'est lui qui l'a provoquée. Je me suis penché en avant et je lui ai dit tout bas qu'il devait m'écouter, même s'il restait à côté de l'appareil, monsieur le gardien, ai-je dit, monsieur Albert, ne soyez pas inconvenant avec cette matraque.

J'ai vu que le sang lui montait à la tête. Le match a commencé, là-bas dans la salle, c'était une tornade, notre équipe a marqué, six à zéro, bien sûr ce n'était encore rien, cepen-

dant ça a fait monter la température, ensuite on est arrivé à dix-quatre et les Noirs, ces balourds, sont devenus un peu nerveux. Ici aussi la température s'est un peu élevée dans les derniers rangs si bien que soudain je me suis levé et me suis retourné vers la salle, j'ai levé les mains, et Dieu s'Il existe m'est témoin que je les ai calmés encore une fois. Il s'est avéré que ça n'a tout simplement pas plu au petit que moi aussi je me soucie de l'ordre et que ce ne soit pas lui ; je ne sais pas ce qui lui a pris, deux fois exprès, l'air de rien, mais bien sûr exprès, il s'est avancé juste devant l'appareil et son cul a caché l'écran, il a interrompu le match, a tendu le cou et regardé vers le dernier rang comme s'il ne pouvait pas se pousser jusqu'à la fenêtre et de là, sur la pointe des pieds, tendre son gros cou de putain de porc. Deux fois bien sûr, le tumulte a monté dans la salle si bien qu'il m'a semblé qu'il fallait faire quelque chose, jeter quelqu'un ou quelque chose dehors. Alors je savais déjà qu'il faudrait faire ça, pas avec les quelques taulards forts en gueule mais avec le petit pourceau d'Albert qui a de nouveau écarté les jambes et a de nouveau frotté sa matraque en cuir. À l'arrière quelqu'un a sommé le gros gardien Dolenc qui gardait les mains dans ses poches et mastiquait quelque chose d'éloigner le petit, Dolenc n'a pas relevé, ces types-là n'aiment pas se mêler du boulot des autres, que chacun fasse comme il l'entend. Mais ça aurait été bien que le gros remue son cul et dise au petit de cesser de nous provoquer en se trémoussant et en tendant le cou et en branlochant nerveusement ce bâton, bref, qu'il se moque un peu moins du monde. Car alors on était à moins une.

Albert aussi devait savoir ce que je savais moi, que ce n'était pas bon. Ses joues marbrées tombaient, il aspirait nerveusement l'air par tous les trous de son corps. Mais non, il ne s'est pas poussé, au contraire, il s'est mis à bricoler le bouton de l'appareil. C'est alors que, presque au milieu du terrain, un Noir a emporté trois fois le ballon qui était comme collé à sa

main taillée en battoir, il a fait quelques pas, on aurait dit un chat de deux mètres, il a laissé les nôtres derrière lui comme des poules déconcertées, sur le moment, personne ne voyait où était le ballon, il était quelque part entre ses jambes, mais soudain le gars s'est retrouvé sous le panier et, doucement, a placé le ballon dans le cercle, la salle s'est tue, les Noirs menaient. Les nôtres sont vite partis en contre, c'est alors qu'Albert a bricolé les boutons, je l'ai entendu dire : l'image danse. Ton zob danse, a dit Pepo la tante qui était assis à côté de moi ; dans toute la salle, les chaises ont remué et une sorte de flux a commencé à monter des derniers rangs. Soudain il a fait très chaud et étouffant. Ce goret d'Albert s'est retourné, les deux autres à la fenêtre ont regardé, un peu effrayés, le gardien Dolenc a finalement bougé son gros cul, pas vers le petit pour le calmer mais vers la porte pour se barrer si ça tournait mal. Restez tranquilles, a dit ce pourceau d'Albert, sinon j'éteins. Moi, je vais t'éteindre, a dit Sipac qui était lui aussi au premier rang. Je l'ai regardé, il était tout rouge. Sipac, boucle-la, j'ai dit, qu'est-ce qu'on a convenu ? On avait convenu que Pepo la tante, Sipac, Ban, moi et d'autres, on serait au premier rang et qu'on resterait tranquilles, c'était l'accord avec le Vieux pour regarder la finale. Mais regarde-le, a dit Ban, regarde ce qu'il fait. Et en effet, Albert s'est recalé sur ses jambes, il a repris sa matraque en main et s'est remis à la frotter. Qu'est-ce qui te prend, mec ? j'ai dit, mais tu veux vraiment qu'on te jette dans le couloir ? Comporte-toi convenablement, j'ai dit.

– Je veux l'ordre, a-t-il dit. Tu as dit que tu vas me frapper, c'est une menace physique.

– Une menace ?

– Physique.

J'avais envie de rire mais je suis quand même resté dans les limites des convenances.

– Je n'ai pas dit ça, j'ai dit de te comporter convenablement.

Il s'est écrié : Vous avez tous entendu ce qu'a dit Keber et, la mâchoire en avant, il a lancé un coup d'œil sur la salle : Ce sera le cachot. J'avais dit que j'allais le jeter dans le couloir, ça je l'avais dit, je n'avais pas dit que j'allais le frapper. Ce qu'on ne voulait pas, c'est vrai, c'était la merde, ça on l'avait déjà ici, littéralement, c'était le merdier. Un sale merdier, dès ce moment-là il aurait été difficile de l'étouffer. C'était à la limite de ce pour quoi on va au cachot, à la limite de la révolte. Mais est-ce que je devais repousser les gens sur leur chaise ou quoi ? Les uns se sont levés pour voir le match, les autres ont fait du boucan avec leurs chaises et les ont renversées, certains se sont déchaînés tout simplement parce qu'ils ne savaient rien faire d'autre. Alors Ban s'est levé et s'est dirigé vers le petit. *Jok*, a dit Ban, *jok*, tu ne le feras pas. En russe, *jok* signifie quelque chose comme non, mais en réalité c'est bien pire, c'est une déclaration de guerre. Le petit l'a regardé avec sévérité de ses yeux plissés de porc. Du coin de l'œil, j'ai vu que Dolenc se tirait vers la porte et que le troisième garde se calait prudemment dans la niche de la fenêtre. Il avait peur, il connaissait ce genre de situation.

Le silence s'est fait. On n'entendait que la voix du commentateur sportif de la boîte et le bruissement dedans, les équipes étaient de nouveau à égalité. Malgré cela, on a entendu Ban dire distinctement : Qu'est-ce que tu branles à tripoter ta queue ? Albert a été courageux, il faut le reconnaître. Même si plus tard il a eu exactement ce qu'il avait cherché, et même un peu plus, il faut reconnaître qu'il avait des couilles. Comment toi tu me parles ? a-t-il dit. Pepo s'est levé et a repoussé Ban, ils se sont un peu boxés, quand il l'a tiré j'ai entendu sa chemise qui se décousait. La tante le rhumatisant, a dit Ban. Ban était jeune et fort comme un taureau, Pepo était un vieux taulard, il avait des rhumatismes, ses os craquaient. Il ne voulait pas de nouvelles difficultés, il ne voulait pas de difficultés du tout, ses articulations lui

faisaient mal, il voulait avoir la paix, il a remis Ban sur sa chaise en déchirant sa chemise.

Albert a pris le signal de travers, il s'est dit que le silence signifiait qu'on avait peur, qu'on chait tous de peur d'aller au cachot où il allait mettre chacun d'entre nous à l'isolement. Il se trompait. Peut-être a-t-il même un peu pensé que nous, les types du premier rang, on allait contenir la salle des taureaux déjà assez enragés.

6

C'est alors qu'il a commis une erreur fatale. Il a écarté les jambes devant l'appareil, il a levé les bras, comme pour négocier, provoquant ainsi un instant de calme, un instant de silence pendant lequel des ours ont grommelé, des chiens grommé, des taureaux creusé la terre de leurs pattes arrière, ensuite il a baissé les bras et il a éteint la télévision derrière son cul.

– C'est fini! il a hurlé. Dispersez-vous.

Maintenant, moi non plus bien sûr, je ne pouvais plus me porter garant de rien. Même pas de moi. Car dans ma tête, ça s'est mis à tinter furieusement. Je me suis levé. Keber, il a dit, Keber, tu t'es porté garant. Oui, je me suis porté garant de l'ordre pendant le match. Mais maintenant il n'y a plus de match. Albert avait éteint la télévision à la gueule de cent personnes. Je savais déjà que moi aussi j'allais péter les plombs, que je ne pouvais pas me porter garant de moi, donc encore moins du troupeau de taureaux derrière moi qui ruiaient des pattes arrière dans les chaises et tapaient sur le sol en rugissant presque. On pète toujours les plombs un peu avant, je savais que je pétais les plombs un peu avant, toujours un peu avant, que ce soit en rêve ou dans le panier à salade où on veut me coller ou sur le bateau ou aux Caraïbes

ou chez une femme de Ljubljana qui ne me comprend pas, ça commence toujours à tinter un peu avant et c'est le signe. En effet, ça pète un peu avant, avant que ça pète définitivement quand c'en est trop et qu'on ne peut plus faire marche arrière. Je me suis levé et j'ai fait trois pas. Il a encore dit, Keber, le cachot t'attend, moi je l'ai saisi par sa bite en cuir et je l'ai seulement tiré. J'ai entendu ses épaules craquer et il est tombé par terre. J'ai allumé la télévision et, un très court instant, j'ai vu quelqu'un mettre un panier. Mais derrière, il y avait la foule sombre, la masse des corps s'est mise en mouvement, elle allait se déchaîner. J'ai entendu un bris de chaise et un beuglement de taureau et des borborygmes et des éructations et tout et tout, et j'ai su que l'affaire était irrémédiablement merdique et que j'étais en quelque sorte responsable, moi qui m'étais bien mis d'accord avec le Vieux. Et surtout j'ai péte les plombs : j'ai saisi le poste et je l'ai foutu contre la fenêtre et son fichu match de finale avec, et voilà comment ça a commencé. Plus tard, alors que tout brûlait et que les hélicoptères nous survolaient et que, derrière les clôtures, les haut-parleurs rauques nous cassaient les oreilles, on ne pouvait plus faire marche arrière. Il est possible que quelqu'un ait alors voulu retourner en arrière, que le petit n'ait pas la tronche écrasée, que le poste ne soit pas cassé et que les chaises soient entières. Mais alors, alors à moi, ça m'était tout à fait égal. Quand on pète les plombs, c'est foutu, personne ne peut nous rebrancher.

7

On a tous su que c'était un instant décisif, le signe du soulèvement général. Le poste de télévision était maintenant coincé dans l'encadrement de la fenêtre au milieu des vitres brisées et

il me semble qu'il ne s'est pas déglingué tout de suite. Tout ça s'est un peu arrêté, ensuite ça s'est mis à crépiter, les étincelles des fils qui fondaient ont gagné toute la salle, tout a volé en éclats et s'est effondré. J'ai eu l'impression un instant d'être dans une sorte de trip ou quelque chose du même genre, et de voir des choses bizarres : les petits basketteurs tombaient de la boîte en morceaux, les Noirs avec leurs battoirs et le public, les drapeaux, les réclames et les ballons, dans une cascade de lumière, tout s'est écoulé du terrain de sport, coincé entre le fer, les morceaux de vitre et le montant cassé de la fenêtre. Complètement subjugué, j'ai regardé ce phénomène, je me suis dit que j'avais pété les plombs. L'espace d'un instant, j'ai encore entendu un tintement, j'ai senti le lézard qui creusait dans ma tête de ses dents métalliques, ça tintait creux dans ma tête, zzzzzzzz, pas autrement, une fréquence haute au milieu d'un grand espace vide. Le petit Noir, en bas, au milieu des éclats de verre, conduisait le ballon, un drôle d'arbitre bondissait autour de lui et sifflait, maintenant il sifflait, la salle s'est remplie, la foule, le public, la masse noire a sifflé et hurlé, les petits bonshommes ont disparu. Je me suis retourné et, ici, la masse, la populace, la racaille a sifflé, vociféré et remonté derrière Sipac qui tabassait toujours le petit gardien qui essayait de se relever, transformant ses données personnelles à coups de chaussure. Même sa mère ne l'aurait pas reconnu. Il hale-tait et râlait là, par terre, dans la masse sanglante qu'il avait à la place du visage. C'est encore une fois Pepo qui l'a sauvé avant que Sipac ne le zigouille vite fait. Sipac porte toujours un couteau ; il ne peut voir un morceau de métal, une cuillère ou un fil de fer sans en faire un instrument de boucher, c'est le folklore de son pays, nous en général on n'aime pas ça. Pepo lui a arraché le couteau des mains et ce faisant s'est méchamment coupé la main. Chez certains le sang appelle le sang. À l'intérieur, ils voulaient carrément écraser le gardien qui serrait les fesses dans le renforcement de la fenêtre.

Une joyeuse démolition a commencé. Les chaises et les bancs en petits morceaux ont volé en tas, les vitres ont cliqueté, les portes sont sorties de leur chambranle, deux types ont arraché un tableau noir qui s'est abattu sur eux, quelqu'un a brisé le bac à eau, l'électricité, pire que l'épilepsie, a renversé un vieux type qui arrachait les fils du mur. Dehors, la sirène s'est mise à mugir à tout-va, je la connaissais bien, cette louve traquée, à la fin, l'animal en train de crever a râlé, ensuite il s'est repris et a hurlé sans cesse. J'ai regardé dehors. Partout les lumières étaient allumées, des gens couraient dans la cour et montraient les fenêtres de la salle de télévision. Il m'a semblé voir le Vieux qui sautait d'une voiture et titubait un peu. J'étais désolé pour lui. On ne s'était pas mis d'accord là-dessus. Je savais que je ne pourrais jamais expliquer que ça avait vraiment commencé par une télévision cassée mais que c'était quelque chose d'autre qui avait déclenché l'affaire, ça ils ne pourraient jamais l'admettre. Sûr, on ne s'était pas mis d'accord là-dessus. Lui aussi devait réfléchir à quelque chose. À pourquoi il avait placé à l'intérieur ce petit branleur, car il devait savoir que le gars était nerveux et ne supportait pas la tension. Tout comme moi. Et je ne supporte pas l'inconvenance. Comme je ne supporte pas non plus le raclement des couverts dans l'assiette. Et encore moins ce porc d'Albert. À travers la vitre cassée, je voyais le Vieux se mettre debout et donner des ordres aux gens qui couraient à côté de lui sans savoir où était leur tête et où était leur cul. Ils auraient dû réfléchir avant. Maintenant, à moi, et je voyais qu'en fait c'était pareil pour tout le monde ici à l'intérieur, ça m'était complètement égal. Qui plus est, maintenant il fallait faire avec cette colère. Quand la fureur s'emmanche avec autant de détermination, elle ne s'arrête pas avant de se déchaîner ou d'être brisée. Puisqu'il l'avait par terre, Sipac, celui qui jour après jour emmerdait le monde, qui en rajoutait à la misère qu'on connaissait ici dedans, alors il le battait. Un

groupe de gardiens conduit par Dolenc s'est montré dans le couloir, devant la porte. Ils se montraient par obligation et sur ordre, car il était probablement clair pour eux qu'on ne pouvait plus rien arrêter. Comment ce faiblard de gros cul de Dolenc aurait-il arrêté ces taureaux? Ils l'auraient mis en morceaux, pulvérisé en quelques secondes. Chacun en particulier et tous ensemble. On est partis dans le couloir où il n'y avait alors personne, excepté des types qui gémissaient assis contre les murs. On a ouvert quelques cellules et on a déboulé à l'étage du bas. Ban et Pepo la tante sont descendus avec un groupe de gens pour barricader la porte d'entrée. Sipac était en train de mettre un couteau sous la gorge d'un garde, un nouveau couteau, où l'avait-il pris, le diable? Je l'ai saisi par la chemise et l'ai écarté. Sipac, j'ai dit, écoute-moi bien, je te ratiboise comme un con sur le goudron si tu lèves encore une fois ton outil d'Albano. Habituellement je ne parle pas cette langue, mais c'est la sienne, il la comprend. Je ne sais pas s'il m'avait compris. Ban est arrivé et a dit, cogne-le, ça il comprend. Ça veut dire la même chose. Même si on continuait de péter les plombs, on ne voulait pas en effet endosser la responsabilité du saignement d'un pandore, c'était clair depuis le début. Bien sûr, au milieu de ce bordel total, rien n'était exclu. Museau est arrivé, un type maigrichon, arraché à ses vignobles, un peu retardé à cause de la *smarnica*¹ qu'il sirotait depuis son jeune âge. Il battait des mains, je me souviens qu'il parlait d'actions aveugles et que je me suis demandé d'où ce nunuche tenait un tel mot. Action aveugle aussi dans le bloc C. L'action aveugle c'est bien, ça s'entend comme un débordement. On est revenus en courant dans la salle où la télévision était en mille morceaux et on a regardé par la fenêtre. Il y avait de quoi voir.

1. Alcool de mauvaise qualité.

L'action aveugle n'était pas un débordement, maintenant c'était un tremblement de terre sur Livada tout entière. Par la fenêtre du bloc C, les gars nous faisaient signe et ils criaient quelque chose, cependant on ne comprenait pas ce qu'ils voulaient car cette chienne de sirène n'en finissait pas de hurler et de mugir. Mais on a compris au moins une chose : là-bas aussi ça avait commencé. Certains avaient retiré leur chemise et l'agitaient à travers la grille. Le bloc C salue le bloc B. Du troisième étage, quelqu'un a lâché un grand arc de pisse dans la cour. Ça aussi c'était un salut de triomphe. Ensuite, on a vu qu'ils décrochaient les grilles des murs avec un outil, ces taureaux sacrément forts devaient être serruriers là-bas. Et tout s'est mis à tomber dans la cour, tout ce qui pouvait se déplacer ou s'arracher. Les lits, les tables, les chaises, les caleçons, les chaussures, les lampes, les cuvettes de toilettes. Les gardiens couraient dans la cour et battaient en retraite devant les objets qui volaient par les fenêtres, ces ombres agitaient bizarrement leurs mains au-dessus de leur tête comme pour chasser des insectes. J'ai lancé une bouteille par la fenêtre, j'ai entendu ma voix, de loin j'ai entendu mes hurlements qui arrivaient des jours anciens, de la jungle, des temps où j'étais chimpanzé, j'ai arraché une saleté de pot de fleur et son socle en béton et les ai balancés en bas ; et maintenant de notre côté aussi, ça pleuvait de toutes les ouvertures, de chaque trou noir de la façade de la prison, ça tombait et ça claquait sur le sol de la cour et dans des pots tachés de sang. Des cuvettes de toilettes mais aussi de lourdes portes sont tombées sur la tête de ces canailles de gardiens qui étaient en bas, il m'a semblé que parmi eux il y avait aussi quelques policiers. Je voyais leurs casquettes dispersées tout autour, leurs petites têtes arrachées. Ici, haletants, en sueur, les types n'en finissaient pas de décrocher ces sacrés chambranles en fer de ces sacrées portes en fer, ce fer était sacrément bien fixé. Mais la fureur des hommes, l'eau déchaînée, le torrent brutal

sont plus forts que tous les fers et tous les murs. En bas, une grêle de projectiles est tombée sur ces fils de putes qui maintenant s'enfuyaient, tout le monde s'enfuyait en direction de la barrière d'entrée. Certains taulards étaient déjà dehors, ils se pressaient derrière les fuyards retardataires en uniforme et leur donnaient des coups de pied. J'ai vu quelqu'un essayer de ramasser sa casquette, il a trébuché, trois hommes l'ont entouré, en un instant sa chemise est devenue rouge.

Tous les diables, tous les pâles malfaiteurs se sont extirpés de leur trou, ils sont arrivés de tous les côtés pour prendre le pouvoir.

8

Dans le bloc C, quelqu'un assurait visiblement le commandement car un groupe de types a déboulé par la porte et a commencé à mettre en tas le bois jeté. Un autre groupe a couru vers les baraques où se trouvaient les ateliers de menuiserie. Là les attendait une unité de bleus bien rangée, c'est vrai ils étaient arrivés ici, rapides comme l'éclair, en vociférant dans la cour, avec deux paniers à salade, et s'étaient rangés devant les baraques d'atelier; leurs chiens tiraient sur leur laisse. En deux temps trois mouvements, ils ont défoncé d'une grêle de coups la masse sombre des taulards qui les avaient attaqués sans réfléchir. Pour le moment, il ne leur restait que trois maudits clébardes. J'ai appelé Ban et Sipac pour qu'ils rassemblent quelques dizaines des pires types. En vitesse, ils se sont armés de pieds de chaise et de table, ils avaient aussi des morceaux de fer. Le renfort a été salué par un enthousiasme sauvage dans le bloc C. Des casseurs volontaires ont déboulé de l'autre côté aussi, ensuite, quelqu'un a arrêté le transformateur, soudain tout s'est trouvé dans

l'obscurité. Le transfo était dans le bloc de l'Administration, il aurait fallu aussi l'occuper. Les policiers et les clébard, c'était le premier objectif. Moi-même j'ai couru dans la cour et je n'ai entendu que des coups, le couinement d'un chien, des jurons, des gémissements, des pas qui piétinaient à côté de moi. Un policier en fuite s'est jeté sur moi et a rebondi comme un ballon. On aurait dit une poire écrasée par terre, il s'est traîné vers l'entrée sur les genoux, quelqu'un, un vrai sanglier, lui en a retourné une dans le dos avant de s'enfuir. Les ateliers étaient conquis.

À l'intérieur, on a brûlé quelque chose et les fenêtres ont étincelé. Ça a fait un peu de boucan, mais pour la plupart, les méchants des deux sections de choc se sont équipés d'outils dangereux. Ensuite, ils se sont mis à traîner des bidons de vernis à bois et probablement aussi d'essence dans la cour et à arroser les tas de meubles, de papiers, de bouts de bois et de plastique. Dans le bloc C, ils avaient une direction, ils avaient l'air organisés. J'ai pensé, est-ce que c'est Johan, mon vieux camarade et de surcroît joueur de poker, ou est-ce qu'il plaisante et ricane de toutes ses dents en or? Du vernis à bois ou de l'essence s'est écoulé des bidons, et en un instant ça a flambé. Le feu était haut, les flammes atteignaient presque le premier étage. Maintenant il faisait de nouveau clair. Des silhouettes couraient dans la fumée, ça criait de tous les côtés, la sirène n'en finissait pas de hurler, ils ont frappé quelqu'un, des salamandres en uniforme grouillaient à l'entrée. Au milieu de la nuit, tout est soudain devenu clair et rouge et fou, surtout fou. Un grand groupe, plus tard on a parlé de cinquante, soixante, a pris la poudre d'escampette. Ils ont tiré des planches des décombres et les ont jetées sur le grillage. Personne n'avait le temps de chercher des pinces coupantes.

Ils ont jeté des planches sur la clôture et la troupe de bisons est passée dessus, certains se sont estropiés, d'autres se sont transpercé la peau et la chair jusqu'aux os sur les barbelés.

Quand un buffalo s'arrêtait, quand il tombait à genoux, la troupe des autres bisons déboulait sur lui sans pitié. On a entendu un aboiement, des cris, finalement quelques tirs. Dehors il devait y avoir un beau tohu-bohu dans l'obscurité, dans les prairies et les champs de maïs tendre, encore vert, parmi les policiers enragés qui n'allaient pas oublier comment ils avaient été battus là-dedans, eux et leurs clébards encore plus enragés. On avait l'impression que, au moins pour le moment, ça marchait pour les fuyards sauf pour ceux qui étaient couchés par terre le long de la clôture. Ils se sont dispersés dans l'obscurité à travers les champs et les bois proches. Moi-même, pendant un moment, j'ai pensé à fuir, mais bon ! advienne que pourra. Je savais que je pouvais me cacher chez Leonca à Ljubljana, même après ce que je lui avais fait. Elle me cacherait toujours. Le monde tient sur la confiance, dirait-elle, citant son Livre des sagesses. Et elle me cacherait. Une nuit ou deux, ensuite, je me volatiliserai de l'autre côté de la frontière. Il s'agissait d'idées rapides, fugitives. Au fond, c'était cette obscurité hors du cercle rayonnant de la prison, cette force inconnue du grand espace extérieur libre qui m'attirait plus que toute autre chose. Ils ne m'auraient pas, pas moi. Mais ils attraperaient ces idiots, ces bisons qui passaient les clôtures, dehors, ils ne seraient que des lapins, ils allaient les attraper comme des lapins, au moins la majeure partie de ces amateurs, de ces péquenots en tout genre. Je savais que je devais rester. Quelque chose était à l'œuvre ici, une sorte de maudite solidarité. Oh, je la connaissais bien depuis les Caraïbes et ce putain de Vietnam. Certains rôdaient comme des somnambules, ils ne savaient pas s'ils allaient essayer de partir ou s'ils allaient revenir, certains restaient carrément assis dans leur cellule, d'autres erraient dans la cour ou continuaient de charger de combustibles le feu de cette maudite prison et de ces maudits ateliers, maintenant quelques-uns apportaient des planches

de derrière les baraques rien que pour que ça brûle, que ça éclaire, que les flammes lèchent les murs épais.

Des fuyards isolés sont revenus de la clôture, de tous les coins. Il semblait qu'on était encerclés. Un autre groupe a tenté de fuir, en réalité c'était plutôt une attaque qu'une fuite. C'était Johan du bloc C qui les dirigeait. Johan et moi étions déjà liés avant de nous retrouver à Livada. Il fréquentait le même bistrot que moi. Parfois, nous tapions le carton. On appelait ça la navigation sur le Mississippi, parfois ça durait trois nuits. Je le connaissais, c'était un authentique joueur de poker, à l'époque je ne savais pas encore que c'était lui qui dirigeait l'affaire de l'autre côté de la cour.

Ça ne me plaisait pas qu'ils veuillent se barrer. Si ça chauffe, Johan, alors tu dois être ici jusqu'à cette putain de fin. Ils sont montés dans un gros camion près des ateliers. Les uns se sont accrochés en travers du fourgon, d'autres se sont suspendus à la cabine, tous armés de bâtons ou de barres de fer. Ainsi chargé, l'animal motorisé a toussé puis traversé la cour, faisant tout voler autour de lui, les éclats de bois enflammés et les gens qui fuyaient de tous les côtés. Les types sur la cabine et sur le fourgon cognaient de tous les côtés, surtout à l'entrée où les attendaient les gardiens et les policiers. Quelques coups de feu ont éclaté, je pense qu'ils tiraient alors encore en l'air. La barrière a volé en éclats et le camion a rugi dans la rue. Ici, dans la cour, la situation s'est calmée, on écoutait tous pour savoir si ça allait encore exploser quelque part. Il ne s'est rien passé. Le ronflement du moteur s'est perdu dans le lointain. Là-bas, il a dû arriver quelque chose, ils se sont heurtés aux renforts qui avançaient lentement sur la route, dans des voitures blindées, en direction de Livada. Ensuite, on a de nouveau entendu le moteur du vieux fourgon, tout près, plus fort.

– Je me la fais couper, a dit Ban qui était toujours à côté de moi, si c'est pas ces petits fugueurs qui reviennent.

En effet, ils revenaient. Encore une fois, ils ont enfoncé la troupe à l'entrée et ont pénétré dans la cour. Quand ils ont sauté du camion, des rires et des foutages de gueules ont retenti de tous les côtés. Ils avaient dû regagner la taule. Bienvenue à la maison. Devant moi, Johan a sauté de la cabine. Il était pâle, en sueur. Il a quand même ricané. Quand il ricanait, et il le faisait constamment, ses dents en or brillaient à l'intérieur de sa bouche. Maintenant les reflets des flammes qui dévoraient Livada jouaient sur ses dents et son sourire.

Comme on est bien chez soi, a-t-il dit. Il a dit que ça grouillait de policiers et que l'armée, des réservistes des villages environnants, était là aussi. On était encerclés. Bien sûr qu'on était encerclés. Qu'est-ce qu'on croyait? Que toute la nuit on allait se balader dedans, dehors? Les tas de bois se consumaient, la sirène s'est tue. Il n'y a plus eu de cris. De l'extérieur non plus, il n'y avait aucun appel, rien. C'est devenu presque silencieux. Comme un interrègne. Eux dehors, et nous ici.

– Putain, a dit Johan, et maintenant?

9

J'ai regardé l'heure. Il était presque minuit. Ça avait commencé vers huit heures et demie. C'est-à-dire que tout ça s'était passé en trois heures et demie. Que s'était-il passé au fond? Jusque-là, il s'était agi de tout niquer, maintenant tout était plutôt niqué. Et alors? Le moral était plutôt tombé. Des deux blocs arrivaient des hurlements, quelque part on trouvait l'ami alcool, des péquenots chantaient des plaintes de péquenots. Pour la plupart, ils se traînaient en groupes dans les couloirs et la cour dévastée. Des types dépenaillés et qui sentaient le roussi vadrouillaient dans la cour, certains rape-

tassaient des blessures sanglantes. Il aurait fallu s'emparer de l'infirmierie, au moins ça. Mais à ce moment-là, personne n'y a pensé. Si j'y avais pensé, je me serais souvenu que l'infirmierie était dans l'aile administrative accolée au bloc A. Et le bâtiment administratif était toujours entre leurs mains, y compris le transformateur et le central téléphonique. Même si, à l'intérieur, les gardes-chiourmes déglingués étaient tout merdeux et silencieux comme des souris, ils étaient quand même là tout près. De l'aile administrative, ils pourraient facilement entrer dans le bloc A qui était vide, à moins qu'ils ne soient déjà à l'intérieur. Il aurait fallu assiéger immédiatement le bloc A. À ce moment-là, personne ne pensait. Par bonheur, les autres non plus, ou du moins très lentement. S'ils avaient alors envoyé vingt gardiens dans la cour, ils nous auraient étalés comme du beurre sur du pain. Mais ils avaient un peu peur aussi, ils avaient reçu pas mal de coups sur la gueule. Nous aussi mais pas autant qu'eux. On était là près du bûcher de meubles brisés qui se consumait : et maintenant ?

– Je ne sais pas, a dit Johan.

– Moi non plus, j'ai dit. Dommage qu'on ne sache pas les résultats.

– Il y a bien une radio quelque part. Ce sera intéressant d'écouter ce qu'ils annoncent sur Livada.

– Ils n'annoncent rien, j'ai dit. D'abord, ils vont nous écraser, ensuite ils l'annonceront. C'est comme ça dans toutes les guerres, on annonce toujours après.

– J'espère qu'au moins ils écriront quelque chose, a dit Johan. Ça fait longtemps que je n'ai pas été dans le journal. Ils ne me mentionnent que sur les mandats d'arrêt.

L'unique radio de la prison était dans l'aile administrative où se trouvait aussi le poste de communication. Un groupe de gardiens et de policiers tenait maintenant le bâtiment de l'Administration. Ils étaient encerclés par le troupeau

sauvage qui à ce moment-là faisait relâche. Ils étaient silencieux comme des chats, on les voyait marcher derrière la fenêtre, ombres soucieuses. De toute façon, ils avaient le téléphone, ils pouvaient tranquilliser leurs femmes éplorées. On était encerclés, eux aussi en quelque sorte, ça brûlait dans la cour, dans les bâtiments c'était le chaos, la question du moment était de savoir quand quelqu'un ici allait achever quelqu'un d'autre. Si ce n'était pas déjà fait. Peut-être qu'on n'était pas loin du moment où on serait en caleçon, les mains en l'air, et où le porc d'Albert mettrait ses gants en caoutchouc. Quelque part, la victoire avait été rapide et facile, et soudain on ne savait quoi en faire.

– Putain, Johan, et maintenant ?

10

J'ai plongé dans cette eau dense qui depuis longtemps ne rafraîchit plus personne. C'était l'eau morte de la mer Morte. On ne pouvait pas s'y enfoncer, on remontait toujours à la surface. Donc je me suis étendu sur le dos, sur la surface tendue de l'eau sombre. Je fais la planche, j'ai dit, je fais la planche sur la mer Morte. Leonca a souri, elle m'a photographié, encore maintenant j'ai cette photo dans mes papiers. Tu fais une belle planche, a-t-elle dit en riant. J'entends son rire, je sens la densité du sel sur ma peau, partout autour de moi. Plus je reste en prison, plus je rêve des régions où je suis allé. Plus je suis en prison et plus profonds sont mes rêves, plus ces villes et ces pays sont lointains. Trieste, Odessa, Anvers, Jaffa, la mer Morte. Parfois pendant que je regardais le bûcher de meubles se consumer dans la cour, alors que des péquenots bosniaques et slovènes entamaient des plaintes dans le bâtiment aux fenêtres

ouvertes d'où pendaient les grilles cassées, une image dans un rêve éveillé jaillissait devant mes yeux ouverts : l'eau, l'eau de la mer Morte. Le bateau a accosté à Jaffa, Leonca et moi, nous sommes allés à Jérusalem, nous avons marché dans ses rues étroites, je lui ai acheté un foulard en soie. À une heure de Jérusalem, c'était la mer Morte. J'ai nagé, elle m'a photographié. Ensuite, au-dessus des pierres chauffées à blanc par le soleil d'août, dans un bus climatisé bourré de touristes français bavards, nous avons traversé le désert aride jusqu'au pied de la montagne. Dans l'autobus, nous nous tenions par la main, en cachette, je l'ai caressée sous sa jupe. Leonca souriait, il faisait chaud, l'autobus était frais, la peau de Leonca était fine et lisse comme sa jupe en soie, c'était le bon temps. Et ensuite nous sommes montés, par un téléphérique comme sur une piste de ski, dans le plus insolite des endroits qu'on appelle Massada. Un tas de pierres, de ruines, le tremblement de l'air chaud d'août et loin derrière, à peine visible, la surface sombre de la mer Morte. Pour nous, c'est beau, a dit Leonca, mais cet endroit, a-t-elle dit, n'est pas vraiment beau. Ici, a-t-elle dit, on sent qu'il s'est passé quelque chose de grave. Leonca est une personne qui sent, pense et qui note aussi ses sages pensées. Maintenant elle a beaucoup de temps pour écrire. Elle marche difficilement, la plupart du temps, elle est assise et elle regarde par la fenêtre. Elle a ce foulard de soie autour du cou. Peut-être qu'elle pense au ciel clair de la Palestine, aux rues de Jérusalem, peut-être qu'elle entend les appels des commerçants arabes, qu'elle voit Massada dans l'éclat rouge du coucher de soleil, comme nous l'avons vue ce soir-là, radieuse dans les flammes ardentes qui la dévoraient de tous côtés.